

Lieux de l'insolite

LES ÉCORCHÉS

Roberto Pellegrinuzzi
Galerie de l'UQAM
1400, Berri, local J-R 120
Jusqu'au 9 octobre

BERNARD LAMARCHE

De toutes les expositions du Mois de la photo à Montréal, celle de Roberto Pellegrinuzzi, bien qu'elle ne fasse pas partie du thème principal, «*Le souci du document*», est parmi les plus attendues. En plus d'un passage à la parisienne Maison européenne de la photographie, les œuvres récentes de l'artiste montréalais ont fait l'objet de présentations à Rome l'an dernier, puis à Barcelone et à Paris, au Passage de Retz, toutes expositions sous la responsabilité de la commissaire Louise Déry. À titre de commissaire toujours, Déry présente aujourd'hui, à la galerie de l'UQAM dont elle est la directrice, des œuvres inédites de l'artiste. Au cœur de la rentrée de cet automne, Pellegrinuzzi ne déçoit en rien.

La production de Pellegrinuzzi a toujours exacerbé le fantasme de la photographie à vouloir saisir le réel. Les œuvres de celui qui a fait de la photographie le cœur de sa pratique artistique ont ceci de particulier qu'à

force d'exploiter les pouvoirs mimétiques de la photographie, elles retournent comme un gant sa préteudue capacité à documenter objectivement le réel. Pour ce faire, notamment, Pellegrinuzzi a décollé la photographie du mur, son lieu habituel de présentation, pour lui permettre de meubler l'espace. Dans une de ses périodes sans doute les plus connues, Pellegrinuzzi construisait, grandeur nature, des fac-similés photographiques de mobilier. Ses meubles, des reconstitutions en trois dimensions, étaient recouverts par la photographie comme dans un tableau les pigments camouflent la toile. L'historien de l'art René Payant disait belle-ment des différentes vues de ce collage qu'elles «*disparaissaient*» dans les formes reconstruites.

Portraits écorchés

C'est tout le contraire qui se produit dans les portraits surdimensionnés qui balisent le parcours de l'exposition *Les Écorchés*. La photographie s'y révèle comme un miroir déformant. Dans ce qui se présente comme des relevés topographiques, Pellegrinuzzi a méticuleusement cartographié, une prise de vue à la fois, selon une approche systématique évacuée de tout affect, dans une sorte de tentative de censure émotionnelle



RICHARD-MAX TREMBLAY

Une partie de l'installation de Roberto Pellegrinuzzi, *Les Écorchés*

proche de la froideur scientifique, des visages des modèles qui ont bien voulu se prêter au jeu qu'on devine harassant (chaque prise de vue a duré environ une heure). Chaque détail de ces épidermes est révélé et agrandi à une échelle monumentale (plus de trois mètres de hauteur).

Dans cette nouvelle production, l'artiste active de façon spectaculaire la métaphore du balayage (du plan d'un tableau). La caméra scrute. Les larges fresques photographiques, présentées en paires, dissèquent selon

une précision scientifique le visage des modèles. Cette fragmentation — on pense à l'exposition *Habiter le présent*, au Marché Bonsecours, qui présente des œuvres faites d'accumulation d'images disparates, à ceci près que Pellegrinuzzi remembre les corps — déclenche chez le spectateur un repérage ludique.

Les visages sont décoiffés selon le modèle de la grille. Epinglés sur des échafaudages, les relevés pour lesquels la macro-photographie produit une profusion maladroite de détails reconstruisent les visages de manière inattendue. Paradoxalement, dans un étrange revirement, alors que l'exercice en appelle au pouvoir mimétique de la photographie, la recomposition des visages provoque, inévitablement, une série de ruptures. Des ruptures qui témoignent du procédé utilisé. Par saturation du visible et des effets du réel, par l'excès dans le souci de reproduction, cette nouvelle production de Pellegrinuzzi contribue paradoxalement à la dissolution de l'image, en misant sur une surenchère étouffante de détails, en activant la métaphore du toucher par les nombreuses sutures de l'image. Les lumières des flashes électroniques accrochent la peau, déforment les visages.

Le plus curieux, c'est de voir les rondeurs des visages redressées sur un même plan. Tout se passe comme si les modèles du visage s'affaissaient. Aux détails bruts que le procédé met en relief, qui bouleversent tous les ca-

nons habituels de la beauté, s'ajoute cette déflagration qui montre les faciès tels des masques. Autant qu'elle fait référence au genre de l'écorché, qui «*assure*», comme l'écrit Louise Déry dans le très beau catalogue qui accompagne l'exposition, «*l'annexion du corps anatomisé au domaine des arts*», cette nouvelle production fraye du côté du genre de la ruine. Dans cette perspective, les œuvres sont vues en tant que s'y inscrit un heurt entre le principe du bâtir, que forcément la ruine révèle en même temps qu'elle le dissout, et les discours qui valorisent la quête des origines. Entre les deux, les visages pulvérisés par l'artiste tirent à eux la forme au moment même où ils deviennent le théâtre de leur propre déformation.

Il est possible également de voir des petits formats récents de Pellegrinuzzi, chez Thérèse Dion Art Contemporain, au 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 528.